

Une cosmogonie à l'écran d'épingles

Le grand ailleurs et le petit ici de Michèle Lemieux, Québec, 2011, 15 minutes

Marco de Blois

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

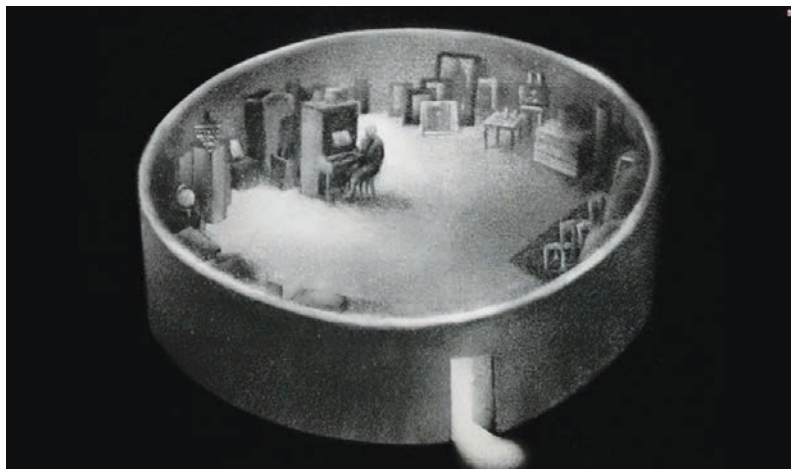
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (2012). Compte rendu de [Une cosmogonie à l'écran d'épingles / *Le grand ailleurs et le petit ici* de Michèle Lemieux, Québec, 2011, 15 minutes]. *24 images*, (157), 46-46.

Une cosmogonie à l'écran d'épingles

par Marco de Blois



Il faut d'abord savoir que la réalisation d'un film d'animation à l'écran d'épingles ne peut avoir lieu que dans un seul endroit : à l'ONF de Montréal. En effet, l'ONF est l'unique studio où se trouve un écran d'épingles encore utilisé, les autres, au nombre de trois, ayant été restaurés et remisés en France dans des centres d'archives. Et l'objet logeant chemin de la Côte-de-Liesse fascine toujours autant les cinéphiles de partout dans le monde. Il est ici, dans notre petit ici.

Inventé en 1931 par le couple Alexandre Alexeïeff et Claire Parker pour leur premier film, *Une nuit sur le mont Chauve* (1933), l'écran d'épingles prend la forme d'un tableau vertical transpercé de centaines de milliers d'épingles. L'appareil utilisé pour le film de Michèle Lemieux a été acquis par l'ONF en 1972. Le Québécois Jacques Drouin, qui s'est fait une spécialité de cette technique, signant le classique *Le paysagiste* en 1976, lui rendait un hommage amoureux dans son film-testament de 2004, *Empreintes*. Par sa rareté, sa singularité et la célébrité des films auxquels il a servi, l'écran d'épingles est devenu un objet légendaire de l'animation.

En réalisant *Le grand ailleurs et le petit ici*, Michèle Lemieux, consciente qu'elle succédait à Drouin, semble avoir abordé l'appareil avec un mélange de respect et de tendresse. On sent en effet dans l'approche de la réalisatrice une réelle émotion, semblable à celle d'un violoniste caressant

un Stradivarius la première fois de sa vie. Illustratrice de métier, Michèle Lemieux signe ici son deuxième film (son précédent, *Nuit d'orage*, date de 2003). Cette œuvre de finesse, de poésie, d'intelligence, de sensibilité et, disons-le, de beauté, s'annonce déjà comme un film important de l'animation.

Le grand ailleurs et le petit ici se divise en quatre tableaux illustrant, sur le mode du conte philosophique, les rapports de l'homme avec l'insaisissable soit, dans ce cas-ci, l'inconnu, l'infini, la mémoire et le vide. Liant ces tableaux, le récit dépeint la déambulation d'un pianiste qui observe des phénomènes naturels et surnaturels étonnants, signes des mystères de notre monde, tandis que les objets de son environnement libèrent quantité de souvenirs enfouis et oubliés. D'une formidable puissance d'évocation, ce court métrage de quatorze minutes, même si on l'a vu plusieurs fois, nous met au défi de la raconter; il résiste à la tentative d'en épuiser le sens; chaque image, chaque tableau sont en soi une expérience émotionnelle touchant parfois au particulier, parfois à l'universel. Dans le dossier de presse fourni par l'ONF, Michèle Lemieux indique avoir lu, pour se préparer au tournage, des ouvrages d'astrophysique sans nécessairement tout bien comprendre. Mais cette science complexe lui a inspiré des élans poétiques. Par son travail maîtrisé sur le noir et blanc, de même que sur les variations de gris, seules couleurs permises par l'écran d'épingles, la cinéaste invente

une sorte de cosmogonie dans laquelle le spectateur bascule et perd ses repères.

La réalisatrice fait de la surface de l'appareil une allégorie de l'univers. En effet, chaque épingle évoque ici l'idée d'un individu ou d'un atome, et de la multitude des épingles naît l'univers, le sentiment d'infinité. Pour conclure le film, Michèle Lemieux choisit de reculer la caméra afin de dévoiler l'instrument dans son entièreté, soulignant que son film est aussi une ode à un artefact quasi centenaire. Épousant avec élégance les courbes du récit, la brillante conception sonore d'Olivier Calvert est également une sorte de transposition sonore de ce qu'est l'écran d'épingles. C'est ainsi que s'y marient des sonorités délicatement surannées (par exemple, une valse d'Armand Amar adaptée par Robert Marcel Lepage) à une dentelle de bruitages tantôt métalliques, tantôt mécaniques.

Présenté en ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois, déjà sélectionné dans des festivals internationaux importants (Zagreb et Annecy notamment), *Le grand ailleurs et le petit ici* fait partie de ces œuvres rares devant lesquelles on se sent minuscule puisqu'elles nous ramènent face à l'immensité en empruntant les voies de l'indicible. C'est ici, dans notre petit ici, que Michèle Lemieux a conduit l'écran d'épingles vers de grands ailleurs. ■

Québec, 2011. Ré. et scé.: Michèle Lemieux. Mont.: Annie Jean. Son: Olivier Calvert. Mus.: Robert Marcel Lepage. 15 minutes, noir et blanc. Sans parole. Prod. et dist.: ONF.